

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 OCTOBRE 1893

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Petite poste en famille, par J. St-E.—Chronique artistique, par Joseph Genest.—Poésie : Brises d'exile, par Jocelyn.—Fantaisie : A propos d'amitié, par Pedro.—M. Émile Zola, par J. G.—Pour et contre le tabac.—L'attentat de Barcelone.—Un conseil par semaine.—Prime du mois de septembre.—Nouvelle inédite : Frère Paillassé, par Ch. Valeur.—Le violon enchané.—Carnet de la cuisinière.—Nouveau feuilleton : En famille, par Hector Malot.—Notes et faits : Les traces de l'écriture ; Pour Jésus-Christ ; Une curieuse épithète ; Mesures du Canada ; Histoires des mois ; Pour vivre vieux, etc., etc., par Le Chercheur.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilleton : Les mangeurs de feu.—Jeux d'esprit : Charade ; Logographe ; Problèmes d'échecs et de dames.

GRAVURES.—Portraits : M. Émile Zola ; Le vice-amiral Vignes.—Exposition de Chicago : Le palais des machines.—La dynamite en Espagne : Attentat contre le maréchal Martínez Campos.—Beaux-Arts : Distribution de croix aux peintres et sculpteurs, par Napoléon Ier.—Gravures de feuilletons.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOUVEAU FEUILLETON

Nous commencerons, la semaine prochaine, un magnifique feuilleton, par M. Hector Malot,

EN FAMILLE

C'est une jeune fille qui, par la volonté, échappe à la misère parisienne ; par le courage, triomphe de l'abandon ; par la bonté, jetée dans le travail industriel, gagne les cœurs en même temps que sa place dans le monde.

Rien de plus dramatique, de plus émouvant que ces efforts d'une enfant dont la vaillance triomphe de tout ; pas de leçon plus consolante, plus fortifiante, que celle qui se dégage de ces luttes en pleine vie ouvrière.

ENTRE NOUS

La saison la plus riche et la plus fortunée,
L'Automne, à vos désirs est enfin ramenée.

Ces vers du poète sonnent faux, il me semble, en voyant la mort faire tant de ravages, cette année.

Un journal de Montréal disait dernièrement qu'on pourrait écrire, aux diverses entrées de la ville, ces mots lugubres : " Ici l'on tue " ; il aurait pu ajouter : " Et l'on se tue. "

Suicides, écrasements, rencontres de chemin de fer, accidents de toutes natures, forment, en effet, le fond des nouvelles diverses de chaque jour.

Des malheureux, épuisés par la misère, l'alcool ou l'ennui de vivre, se logent une balle dans la tête, prennent du vert de Paris, allument un réchaud, et tout est fini. Ils disparaissent.

Quant aux accidents, ils sont déjà trop nombreux pour qu'on s'en occupe beaucoup ; on y est tellement habitué.

* * Il y a quelques jours encore, — avant la tempête qui a dépouillé nos arbres, — que notre automne canadien était beau et comme il méritait bien son nom si gracieux et si poétique " d'été des Indiens ! "

Je ne sais rien de ravissant comme nos automnes. Quel changement à vue ! quel décor admirable !

Ces bois touffus encore, mais qui changent tout à coup de toilette ; ces belles frondaisons, vertes hier, rouges, roses, blondes, brunes aujourd'hui ; les couchers de soleil splendides ; les premières aurores boréales qui lui succèdent dans la nuit pure, étoilée . . .

Mait la bise est venue, et le chêne, l'érable, la plaine, le tremble, le platane, le frêne, tous enfin, secoués, ébranlés, ont laissé leur parure s'en aller pour rester à l'état de squelette jusqu'au prochain baiser du premier soleil de printemps.

Et les vers de la plaintive élégie de Millevoje, que l'on ne peut jamais relire sans émotion, nous reviennent à la mémoire :

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre,
Le rossignol était sans voix
Et le bocage sans mystère . . .

* * Mais, voici que les savants, sans respect pour la poésie, insensibles aux beautés d'octobre, veulent supprimer les splendeurs, de l'automne, enlever les feuilles de nos bois pour les transformer en biftecks et en rosbif.

De quoi diable se mêle la science !

Le chimiste auquel vous voulez faire admirer ces feuillages colorés qui font le désespoir des peintres, ce savant que vous croyez émouvoir, en essayant de lui faire comprendre la poésie des bois, vous répond froidement :

— On a tort de les laisser prendre ces couleurs qui annoncent la décrépitude, il faudrait cueillir ces feuilles à l'état vert ; cela constitue un excellent fourrage, comme le prouve l'analyse. On peut l'ensiler . . .

* * Savant, garde ta science, respecte nos bois, permets-nous d'aller rêver sous les érables et ne serait-ce que pour les amoureux, ne touche pas aux feuilles, qui s'en vont toutes seules, comme les serments :

J'avais juré d'aimer Rosine,
D'aimer Rosine ;
Je l'écrivis étourdiment,
Étourdiment,
Sur une feuille d'églantine,
Souffla le vent !
Il emporta la feuille et le serment,
Et le serment !
Il emporta la feuille et le serment.

J'étais aimé de Madeleine.
De Madeleine,
Qui le jurait en m'écrivant,
En m'écrivant,
Sur une feuille de verveine.
Souffla le vent !
Il emporta la feuille et le serment,
Et le serment !
Il emporta la feuille et le serment,

Rosine à moi revint, fidèle,
Revint, fidèle,
Me consoler tout doucement,
Tout doucement.
Je n'avais plus d'espoir en elle.
Souffla le vent !
Il rapporta la feuille et mon serment,
Et mon serment,
Il rapporta la feuille et mon serment.

Chanson que cela ! chanson, soit, mais je l'aime encore mieux que la chimie du savant.

* * Oui, l'automne est dur.

Il ne se contente pas d'abattre les feuilles, il fauche les hommes, et sa moisson est grande, cette année.

McMahon, mort ! Mort, Gounod !

Le vaillant soldat et le doux musicien, abattus dans la même semaine.

MacMahon ! comme ce nom nous rappelle de grands jours !

L'assaut de Malakoff, où, sous une pluie de fer et de feu, il ne veut pas quitter son poste et prononce ces mots devenus si célèbres : " J'y suis, j'y reste. "

Puis, quelques années plus tard, la bataille de Magenta, compromise par l'incapacité de Napoléon III et sauvée par MacMahon, qui fut créé duc et maréchal, sur le champ même où tant de braves étaient morts pour la patrie.

Plus tard encore, — oh ! le triste souvenir ! — les jours sombres, Sedan, où il fut grièvement blessé.

Encore plus tard, le relèvement de la France, la cicatrisation de ses plaies, l'avènement du duc de Magenta au poste de chef de l'Etat, président de la République Française, position qu'il occupa plusieurs années, mais où il n'était pas à sa place.

Soldat de la tête aux pieds, c'est le soldat qu'il faut voir en lui et regretter.

La France lui fait de belles funérailles, aux Invalides, dans ce monument des braves où reposent tant d'illustres capitaines, et le plus illustre d'entre tous : Napoléon !

* * Gounod, le musicien rêveur, mystique même, à l'âme douce et religieuse, ne put s'empêcher de tressaillir au bruit des coups de canon de Reischofen, et c'est au lendemain de cette catastrophe, où commandait le général qui l'accompagne dans la tombe, qu'il écrivit ce chant si patriotique : *A la frontière !*

En Gounod, toutes les nations font une perte immense, mais son œuvre reste et fera toujours la gloire de l'art français.

* * En pensant à ces grands disparus et à l'approche du jour des morts, n'est-ce pas le moment de redire ces vers d'Adolphe Poisson, qui sont peut-être les plus beaux et les mieux sentis qu'ait produits notre poète aimé :

" BREVIS VITA "

Mon regard éperdu sondait la mer sans borne,
Et là, seul, je songeais, l'esprit rêveur et morne,
A la vie éphémère, à nos jours qui s'en vont
Plus vite que les eaux du fleuve vagabond.
Le flot pousse le flot : et de même les hommes,
Pressant sur cette terre ainsi que des fantômes,
Tombent pour faire place à ceux du lendemain.
Mobile est l'océan ; ainsi le genre humain.
Les générations se succèdent, s'entassent
Sans repos d'un moment, comme les flots qui passent.
Mais ces derniers du moins n'ont-ils pas leur reflux ?
Vers leur source nos jours ne nous ramènent plus.
Toujours mûr est l'épi, la moisson toujours prête
Pour le Temps sans pitié, faucheur que rien n'arrête ;
Et comme on voit la plaine onduler sous les vents,
Son souffle cloue au sol la tourbe des vivants.
La poussière des morts couvre la terre entière
Et ce globe n'est plus qu'un vaste cimetière.
Cherchez la forêt vierge où l'on ne trouve pas
Les vestiges de l'homme et l'œuvre du trépas !
Ossuaire sans fin, les cimes et les plaines
Sont, du nord au midi, d'ossements toutes pleines ;
Et sur tout cet humus entassé par le Temps,
Se croyant immortels, les humains, haletants,
Pour les siècles futurs élèvent leurs demeures,
Quand la mort sans merci leur dispute les heures !

* * Je prie les papas, lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, de ne pas montrer à leurs enfants le passage suivant :

" En étudiant une série de lettres autographes des littérateurs illustres, on a trouvé que :
" Alfred de Vigny et Empis font chacun quatre fautes.

" Lebrun en fait cinq ; Charles Brifaut, sept ; Ancelot, huit ; Chateaubriand, neuf ; Scribe arrive avec treize fautes ; trois fautes de français, cinq fautes d'orthographe proprement dites, plus quatre omissions de points ou de virgules.

" Une lettre d'un de nos écrivains vivant encore et réputé comme un des plus spirituels et des plus